

Hans-Christoph ASKANI est professeur de théologie systématique à la faculté de théologie de l'Université de Genève, pasteur de l'Église luthérienne, marié et père de famille. Ses principales publications portent sur le problème de la traduction selon Franz Rosenzweig (*Das Problem der Übersetzung dargestellt an Franz Rosenzweig*, Tübingen, 1997) et sur la Création en tant que parole (*Schöpfung als Bekenntnis*, Tübingen, 2006).

## Hans-Christoph ASKANI

### Croire en la résurrection des morts

Mais nous, nous prêchons un Messie crucifié  
(1 Co 1,23)

#### I. Les religions et la mort

Existe-il des religions qui ne se positionnent pas par rapport à la mort? Cela serait étonnant – du moins s'il est vrai que dans la religion l'être humain élargit son horizon et s'intéresse à ce qui dépasse ses soucis quotidiens et pragmatiques. Quoi qu'il en soit, la *religion chrétienne* non seulement s'intéresse à la mort, mais lui donne une place centrale. Elle la regarde sans atténuation. En même temps, elle n'est pas fascinée par la mort. La foi *réagit* à la mort. Elle lui attribue une place décisive, vraiment décisive, mais en tant que *mort vaincue*. Que la mort soit vaincue, c'est choquant car cela contredit toute expérience. C'est choquant et salutaire. À Pâques nous fêtons ce choc salutaire : une mort vaincue, notre mort vaincue.

Croyons-nous cependant à ce que nous fêtons? Et arrivons-nous à exprimer le contenu de notre foi? Parler du plus intime de la foi est difficile. Pourquoi? À cause de cette intimité? Cette réponse serait trop facile. Parler du centre de la foi est difficile

← *Les trompettes de la résurrection*, Vitrail de la Sainte Chapelle, vers 1200, Paris.

parce que l'enjeu de la foi nous emmène à dépasser des chemins déjà aplanis. Les paroles sont là, il y en a tant, mais sont-elles adéquates? Ne disent-elles pas trop? Ne disent-elles pas trop peu? Ces questions deviennent particulièrement urgentes, pressantes là où la mort entre en jeu. Pourquoi? Parce que la mort nous suggère que toute parole est de trop. Aucune ne pourrait toucher à ce profond abîme qui s'ouvre avec elle. Est-ce vrai?

## II. « Que signifie pour vous la résurrection des morts ? »

Dans un cours que j'ai donné le semestre dernier, j'ai eu le projet d'introduire le thème de « la résurrection » par une petite enquête. Chaque étudiant devrait noter en une phrase ce que signifie pour lui « la résurrection des morts », cet événement, ce contenu central de la foi chrétienne. Il m'a semblé juste que je me pose la même question aussi à moi-même. Quelle phrase formulerais-je pour indiquer ce que je crois et pense sur la résurrection des morts? En une phrase, on n'a pas beaucoup de place, il faut donc se concentrer, ne pas se perdre dans ce qui pourrait être d'une moindre importance... Après un temps de réflexion j'ai noté: « L'Évangile de la résurrection signifie que dans ma mort je ne suis pas seul ».

*L'Évangile de la résurrection signifie que dans ma mort je ne suis pas seul.*

C'est un message étonnant, car confronté à sa mort, chacun est irremplaçable. Beaucoup de choses peuvent se faire à la place d'un autre; mais pas mourir. Dans ma mort je suis seul avec elle et avec moi. Cependant la foi chrétienne confesse que dans la mort, face à la mort – dans ce domaine du personnel au plus haut degré – un autre, Jésus-Christ, intervient. C'est la signification de la croix du Christ (« Vraiment cet homme fut le fils de Dieu », dit le centurion, Mc 15, 39), le sens du vendredi saint. Ce sens que Dieu confirme par la résurrection de Jésus-Christ, pour ainsi manifester que sa volonté pour nous ne se termine pas avec la mort, le sens de Pâques.

Je pourrais continuer l'explication de ma première phrase, l'interprétation du contenu de notre foi, telle qu'elle se cristallise autour du vendredi saint et de l'aube de Pâques. Je ne vais pas le faire maintenant. Je voudrais procéder autrement – pour

finalement peut-être dire la même chose. En effet, comme réponse à la question que je m'étais posée, j'avais pensé à une deuxième phrase, plus courte encore. « Que signifie pour toi, selon toi, la résurrection ? » Réponse, tentative de réponse : « Que Dieu est. »

### III. Cela signifie que Dieu est.

« Dieu est. » La phrase est brève. Dit-elle quand même l'essentiel ? L'essentiel de l'Évangile de la croix et de la résurrection du Christ, et l'essentiel par rapport à notre mort ? C'est le pari de mon affirmation.

Si Dieu *est*, la mort n'est pas totale, n'est pas tout. Il y a au moins *Dieu et la mort*. Comment interpréter ce « et » ? En tant que juxtaposition ? Cela ne serait pas anodin car la mort a une tendance à occuper toute la place, à remplacer *tout* : la vie, les joies, les peurs, les expériences, les souvenirs, les espoirs, les corps, les relations, les visages, les paroles... Tout.

Tout de la même manière ? De « sa » perspective, oui. Que ce soit un corps, que ce soit une relation ou que ce soit une âme... cela lui est égal. De notre perspective, non. Ce qui nous heurte immédiatement, c'est bien sûr que ce corps – mort – ne bouge plus, ne respire plus, qu'il est froid maintenant, mais ce qui nous heurte plus encore, n'est-ce pas autre chose : qu'il ne *parle* plus, qu'il ne (nous) *regarde* plus, qu'il ne *réagit* plus. – Quoi que je fasse. C'est comme un mur.

Donc déjà la juxtaposition « Dieu *et* la mort » dit quelque chose. La mort éradique-t-elle tout ? Non. Tout *sauf Dieu* – si Dieu est. La parole de la résurrection dit cela. *Tout*, mais pas *Dieu*. Tout, mais...

Pourtant, si on comprend la formulation « Dieu *et* la mort » dans ce sens, s'agit-il d'une relation *statique*, telle qu'une juxtaposition l'exprime : Dieu *et* la mort ? Si c'est la particularité de la mort de se mettre à la place de tout (de tout ce qui était vivant avant), peut-elle accepter une autre « entité » à côté d'elle : Dieu ? La mort *et Dieu* ? D'un autre côté si Dieu est Dieu, est-ce qu'il acceptera à côté de lui une toute-puissance, une mise à plat

de *tout*, la négation totale, définitive : la mort ? Dieu *et la mort* ? Ces questions montrent que le rapport entre Dieu et la mort est un rapport de *combat*. C'est ce qu'exprime le message biblique. Entre Dieu et la mort, il y a une concurrence.

Dans l'Ancien Testament, cette concurrence prend la forme : là où Dieu est, la mort n'est pas, et là où la mort est, Dieu n'est pas. Être mort signifie être éloigné de Dieu<sup>1</sup>. Dans le Nouveau Testament, la concurrence entre Dieu et la mort entre dans une autre phase, celle d'un combat radical. *La mort conteste Dieu, Dieu conteste la mort.*

Mon hypothèse est la suivante : **si nous voulons saisir quelque chose du message de la résurrection, nous devons partir d'une compréhension théologique et non seulement biologique ou médicale de la mort.** Dans notre quotidien, nous sommes confrontés à deux compréhensions de la mort :

a) Sa compréhension médicale ; c'est elle qui nous livre la « définition » de la mort : l'arrêt des fonctions cérébrales<sup>2</sup>. Quelqu'un est mort si on peut dire de lui que son cerveau ne fonctionne plus et ne pourra plus jamais fonctionner. L'être vivant, en l'occurrence l'homme, a donc cessé de vivre. L'approche médicale implique de penser qu'« au fond c'est normal ; cela va arriver à tout être vivant, car tout être vivant est un être mortel, fini... ».

b) À cette compréhension médicale et qui se voudrait scientifique, s'oppose sa compréhension « simplement » humaine. Pour elle, la mort est sujet de peur, d'une peur incomparable à toute autre, d'une peur infinie ; la mort n'est donc pas normale, elle est un scandale ; elle est la fin de la communication : « il ne me parle plus, je ne peux plus lui parler ; hier encore il a ouvert les yeux, il m'a regardé... » La mort, ce trou noir de l'inconnu, de la fin, de la solitude...

#### IV. Une compréhension théologique de la mort

Y aurait-il une compréhension *théologique* de la mort ? La Bible – et notamment le Nouveau Testament – en parle ; l'histoire de la théologie aussi. Selon elles, le rapport entre Dieu et l'homme changerait de caractère avec la mort. La distance infinie et en

1. Cf. Lv 21,1 ; Nb 19,16 ; Dt 21,23 ; Jb 14,23 ; Ps 88,6.13, etc. Un regard plus précis et plus détaillé découvrira dans l'Ancien Testament d'autres approches aussi par rapport à la mort ; on pensera à Is 26,19 ; Ez 37 ; Ps 73 ; Dn 12,1-2. La grande ligne est celle qui a été indiquée.

2. Pour la médecine aussi, il y a une évolution de l'approche de la mort : « la mort cérébrale » a remplacé « la mort cardiaque », etc. Plus intéressant : cette évolution n'est pas terminée ; chaque définition médicale rencontre des problèmes qui font qu'elle ne saurait être regardée comme définitive. Qui plus est, toute définition dépend de présupposés qui ne sont justement pas médicaux. Par exemple que l'essentiel de la personne humaine se passe dans son cerveau...

même temps « naturelle » entre Dieu et l'homme, entre le créateur et sa créature adopterait une nouvelle signification face à la mort.

À première vue c'est étonnant, improbable. Comment la mort pourrait-elle modifier la relation entre Dieu et sa créature, l'homme ? N'est-il pas vrai que aussi bien l'homme que Dieu ne veulent pas la mort ? Dieu veut la vie pour l'homme, l'homme veut la vie pour lui-même. Où est le problème ? Peut-être repose-t-il dans le fait que la volonté de vivre prend du côté de l'homme une dynamique particulière. Il ne veut pas lâcher, il veut posséder. La vie dans la perspective du créateur a été don, dans la perspective de la créature aussi. Mais l'homme ne reste pas dans la perspective de la créature. Il veut mettre la main sur ce qui lui a été confié.

Pourquoi ce qui a été donné – vraiment donné – ne devrait-il pas pouvoir devenir possession ? Pourquoi devoir comprendre le don en tant que don qui *continue*, qui soit *toujours, toujours de nouveau* don ? L'homme veut *avoir* ce don, le saisir, s'en emparer. Le changement de son attitude est raconté dans Gn 2-3. Tout à coup il saisit – « la pomme ». Et – tout à coup – il vit dans un autre registre. Le registre de la peur, le registre de la honte, le registre de la dimension de quelque chose perdu. Qu'est-ce qu'il a perdu ? On dirait : *rien* car il ne possédait rien. Peut-être a-t-il perdu cet état de la non-possession. Une innocence. Recevoir sans saisir. Sans s'emparer. Qui possède a peur de perdre. La plus grande peur est celle de la plus grande perte. La vie.

***La plus grande peur est celle de la plus grande perte. La vie.***

Mais Dieu ne voulait pas la retenir ; il voulait au contraire la donner. Or à qui prend, à qui s'empare, on ne peut pas donner. Même pas Dieu. Dans cette perspective, l'arbre de vie, qui est « l'objet » interdit dans le récit de la Genèse (cf. Gn 2,9), ne signifiait pas que Dieu aurait peur que l'homme ne prenne quelque chose qui n'est pas pour lui, mais au contraire que Dieu « craint » que l'homme ne prenne ce qu'il a déjà. Car s'il le prend de cette manière, il ne l'a plus, il ne l'aura plus jamais comme avant. Un abîme s'ouvre donc, entre un avant et un après, entre l'innocence et sa perte ; une bifurcation s'introduit : il y a maintenant *deux* côtés, *deux* orientations, *deux* « qualités » dont l'une est le contraire de l'autre : le bien *et* le mal.

La mort s'introduit sous forme de fuite désespérée devant elle (la mort). Cette fuite elle-même, ou plutôt ce désespoir est hostilité contre Dieu. Dieu aurait voulu le contraire de l'homme. Dieu aurait voulu priver l'homme de ce qui devrait, à juste titre, lui appartenir : sa vie, son existence, lui-même. S'appartenir à soi-même – sans réserve, signifie, théologiquement compris, *mourir* : appartenir à la dynamique de la mort, à sa puissance, à son règne. Devoir à tout prix – continuer, posséder, disposer... Ce n'est plus la vie. La vitalité de la vie ne se retient pas : elle se prodigue, elle se vit, elle s'oublie.

La mort signifie pour l'homme qu'il n'oublie plus jamais sa vie. La « sienne » ! Voilà le combat entre Dieu et l'homme. Dieu le sait : la vie retenue, défendue, « autarcique », crispée... n'est plus la vie. L'homme cependant croit mieux savoir que Dieu. C'est son nouveau savoir. Il a mangé de « l'arbre de la connaissance » ! Savoir mieux que Dieu – quoi ? La vie. Cette vie *sue* est arrachée à Dieu. La situation est maintenant le contraire de la situation initiale où Dieu et l'homme voulaient la vie – pour l'homme. Dans l'histoire humaine – et c'est justement son enjeu –, il s'est avéré que Dieu et l'homme ne peuvent pas vouloir de la même manière. En tout cas s'il s'agit de la vie.

***L'homme arrache à Dieu sa mort :  
la mort que Dieu ne voulait pas.***

Ainsi *la mort* est devenue l'*enjeu* entre Dieu et l'homme. L'homme arrache à Dieu – avec sa vie – sa mort ! Comme s'il désirait sa mort. Mais il ne la désire pas, il la craint. Sauf s'il la craignait et désirait en même temps. Il désirerait – paradoxalement – en même temps sa vie et sa mort parce que – dans sa mort au moins – il serait *arrivé*. Et c'est ce qu'il veut : arriver. Conclure. Se conclure, fusionner avec lui-même. « L'homme arrache à Dieu sa mort », ai-je dit. La mort que Dieu ne voulait pas.

Cette mort est donc maintenant non seulement la mort, mais l'éloignement par rapport à Dieu, la contradiction contre lui, plus précisément : sa négation. Dans le désespoir de l'homme qui veut à tout prix fuir la mort, à tout prix ne rien reconnaître entre lui et sa vie – du coup aussi ne rien reconnaître entre lui et sa mort –, la mort de l'homme, fruit de la vie possédée, est devenue la guerre contre Dieu.

## V. Ouvrir le dire sur la mort

Qu'avons-nous fait ? Que faisons-nous ? Nous cherchions une compréhension théologique de la mort. Pourquoi ? Parce que la compréhension qui est aujourd'hui la norme, celle de la médecine, est une abstraction. Elle fonctionne d'autant mieux. Elle occupe parfaitement (selon le degré d'abstraction qu'on admet) sa place dans un système qui regarde la vie sous l'aspect de son fonctionnement. La théologie exprime face au concept du « fonctionnement », au moins là où il s'agit de la vie, son indignation.

Elle a recours à un vocabulaire plus riche, plus vaste. C'est peut-être sa caractéristique principale : la largeur de son champ verbal. C'est pour cela qu'aujourd'hui (comme d'ailleurs depuis longtemps) son caractère scientifique est mis en question. En effet, il est beaucoup plus facile de dominer un vocabulaire restreint, et d'autant plus que ce vocabulaire est créé pour servir une telle science et d'autant plus encore que ce vocabulaire est proche du calcul, du technique, de la « logique formelle ».

Le cas de la théologie est particulier. Car à vrai dire, elle ne cherche pas à s'approprier un vocabulaire restreint, en d'autres termes, elle n'a pas comme but de maîtriser son dire. Elle sait qu'elle ne le maîtrisera jamais. Elle cherche ou elle poursuit l'ouverture de son dire. Et cela aussi par rapport à la mort, justement par rapport à la mort. Car la mort fait éclater les schémas des précompréhensions de notre vocabulaire, de notre langage. À quoi bon la vérité générale que chaque être vivant doit mourir ? Ma mort ne m'intrigue pas moins pour autant ! Dans une intrigue sans issue. Car même la mort n'est pas une issue à la mise en question qu'elle opère.

Quel est donc ce champ lexical plus vaste ? Non seulement : fin d'activités cérébrales, des processus nerveux, cognitifs, biochimiques, etc. ; mais pas seulement non plus : le deuil de perdre un proche, la peur de finir par disparaître..., mais – quoi alors ? L'éventail des concepts théologiques autour de la mort est vaste : le péché, le jugement, la rédemption, la condamnation, le paradis...

Pour nous aujourd'hui, une grande partie de ces termes est devenue taboue. Ils ne nous parlent plus (sauf d'un autre temps qui n'est plus le nôtre). Car le nôtre est plus éclairé et plus sobre. Y a-t-il cependant un degré de sobriété qui fait que face à l'événement le plus décisif de notre vie – la mort – le langage nous manque ? La mort qui est muette et qui rend muette resterait donc muette aussi pour la foi. Mais si c'est ainsi, la mort n'aurait-elle pas gagné définitivement ? Aucun accès (langagier) à la mort, aucune sortie. Aucune ouverture. Non seulement au moment où la mort arrive, mais déjà durant toute la vie qui a la mort devant elle. Car un langage qui stérilise la mort en la prenant comme une donne scientifique parle d'autre chose.

***Qu'entre la mort et l'homme il n'y ait pas rien, c'est la promesse de Dieu. C'est le message chrétien.***

La théologie revendique face à la mort un *dire*. Son hypothèse sous-jacente ou implicite est que pour parler de la mort il faut parler de *plus* que de la mort, comme d'ailleurs déjà pour parler de l'homme il faut parler de plus que de l'homme : de ses relations, de son monde, de lui *et* autrui... Pourquoi cet élargissement du langage face à la mort ? Pour deux raisons, qui d'ailleurs convergent : a) parce qu'un seul mot ne parle pas ; pour parler, pour que « cela parle » il faut de l'espace<sup>3</sup> ; b) parce que si entre la mort et l'homme il n'y a rien (la mort et le mot « mort », et rien d'autre), alors la mort devient *tout*, son règne l'aura emporté. La mort et son mutisme ; c'est-à-dire la mort une deuxième fois : la mort totale.

3. On peut dire aussi : là où on parle, un espace s'ouvre.

Le message chrétien, la promesse chrétienne interviennent justement à ce moment – pour faire quoi ? Pour protester. Pour s'insérer, s'infiltrer. – Pour parler. Pour qu'ainsi entre la mort et l'homme il n'y ait pas rien. C'est la promesse de Dieu. C'est le message chrétien.

Nous avons vu que la mort – chrétiennement vue – s'est installée entre Dieu et l'homme comme hostilité entre les deux. Non seulement la mort comme la fin d'une vie humaine ; mais la mort comme l'homme qui repousse tout ce qui n'est pas lui, qui cherche son fondement, son but, sa sécurité en lui. Il arrache sa vie à celui qui la lui donne. Ainsi peut-on dire que paradoxalement l'homme veut une mort que Dieu aurait voulu lui épargner. La vie a été don entre Dieu et l'homme ; l'homme ne supporte

pas cet « entre ». Il faut que « tout » (la vie, son existence, tout) soit *de* lui, vienne de son côté. Dans la mort c'est complètement cela.

C'est là que la foi chrétienne postule, croit que Dieu intervient – encore<sup>4</sup>. Dieu contredit la volonté totalitaire de l'homme. Si avant, là où était la mort, il n'y avait rien, rien qu'elle et l'homme qui lui est destiné, maintenant là où est la mort, *Dieu est aussi* en Jésus-Christ. À la croix de Jésus-Christ, nous rencontrons une mort où Dieu n'est pas loin.

4. Là aussi un élargissement du langage !

Et cela jusqu'à l'abîme le plus grand qu'ouvre la mort. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15, 34). On a souvent voulu atténuer le sens de cette exclamation. Jésus se serait senti abandonné par Dieu, mais à vrai dire, il ne l'aurait pas été. Pourtant il faut l'admettre : Jésus a subi la mort jusqu'à son ultime profondeur : l'abandon de Dieu. Or si « la parole de la croix » (1 Cor 1, 18) est une parole vraie, c'est-à-dire si la croix n'est pas seulement un instrument de mort, mais si une parole surgit d'elle – « il est mort pour nous » –, alors, il est vrai aussi que Dieu lui-même a pris sur lui l'abandon de Dieu dans lequel la mort nous conduit. De cet abîme Dieu veut/va être concerné aussi. La mort de Jésus nous conduit donc – dans l'abandon de tout, même de la relation avec Dieu – jusqu'à l'endroit où il n'y a vraiment plus rien que Dieu. Aucun autre refuge que Dieu lui-même.

« Dieu est », ai-je formulé au début comme réponse à la question de savoir : Que signifie pour moi la résurrection ? « Que Dieu est. » *Malgré* la mort, *dans* la mort. Comme négation de la totalité de la mort.

**Hans-Christoph  
ASKANI**

Là où l'homme s'éloigne le plus de Dieu, là est Dieu encore, Dieu seul.